



HAL
open science

Les premières découvertes en Égypte et l'essor de la papyrologie

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Les premières découvertes en Égypte et l'essor de la papyrologie. Jean-Luc FOURNET. Le papyrus dans tous ses États de Cléopâtre à Clovis, Éditions du Collège de France, pp.183-187; 188, 2021, 2722605805. hal-03885224

HAL Id: hal-03885224

<https://hal.science/hal-03885224>

Submitted on 30 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les premières découvertes en Égypte et l'essor de la papyrologie [J.-L. Fournet]

Après Herculaneum, c'est l'Égypte qui va se faire connaître pour ses potentialités en matière de papyrus. Mais cela va prendre du temps – le temps qu'il faudra pour que les historiens voient dans l'Égypte autre chose que la terre des seuls Pharaons et n'en recherchent pas seulement les artefacts, si beaux et impressionnants soient-ils, décorant les cabinets de curiosité, mais aussi les lambeaux des écrits de la vie de tous les jours aptes à faire comprendre une civilisation de l'intérieur. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on ne pouvait soupçonner encore les centaines de milliers de papyrus grecs qui allaient y être découverts à partir du siècle suivant, et l'Égypte n'était alors étudiée qu'au travers des sources littéraires antiques qui en ont parlé (Hérodote, Diodore, Strabon, etc.) ou de ses monuments, principalement pharaoniques, décrits par les voyageurs qui la parcourent sans cesse plus fréquemment depuis le XVI^e siècle. Avant l'avènement des fouilles scientifiques (à la fin du XIX^e s.), les trouvailles archéologiques ne faisaient que refléter les goûts et les intérêts de leur époque : on ne trouvait que ce que l'on recherchait, et les papyrus n'en faisaient pas vraiment partie.

Razzia sur les manuscrits médiévaux d'Égypte

Dans le domaine de l'écrit, si les papyrus sont encore hors champ, toute l'attention de l'Europe érudite se concentre sur les manuscrits coptes, arabes, éthiopiens ou syriaques d'époque médiévale : l'orientalisme est alors en pleine expansion et a des besoins effrénés en manuscrits pour croître et affiner ses connaissances. C'est l'époque où l'on dépêche en Égypte des agents chargés d'acquérir des manuscrits auprès des bibliothèques des monastères encore en activité. La France de Louis XIV n'est pas en reste : Colbert, qui créa des chaires de langues orientales au Collège de France et fonda le corps des « Secrétaires interprètes du Roy aux langues orientales », adressa en 1672 aux consuls de France au Levant une circulaire les exhortant à rabattre vers lui des manuscrits : « Estant bien aise de faire recherche de manuscrits pour mettre dans ma bibliothecque, comme je ne doute pas que vous ne trouviez avec facilité plusieurs occasions d'en avoir, vous me ferez plaisir de vous en informer et de ne pas laisser échapper aucune, lorsque vous en trouverez, sans les acheter. Vous devez observer surtout que les manuscrits grecs qui sont en parchemin doivent être préférés aux autres (sc. en papier), d'autant que c'est une marque de leur ancienneté ». Il renouvela ses instructions l'année suivante en incitant ses correspondants à « une recherche exacte des manuscrits hébreux, grecs et arabes les plus anciens », réitérant sa préférence pour les manuscrits en parchemin. Nulle mention de papyrus ! Toujours en 1672, il envoya en Égypte le père dominicain Vansleb (1635-1679), d'origine allemande, à la recherche de « la plus grande quantité qu'il pourra de bons manuscrits et de médailles anciennes » pour la Bibliothèque royale. Vansleb parvint à acquérir et à expédier à Paris 334 manuscrits, la plupart en arabe et en copte, sur parchemin et papier.

Déjà sous Louis XIII, Jacques-Auguste de Thou, Grand Maître de la Bibliothèque du Roi, avait fait jouer ses relations dans le milieu diplomatique pour acquérir des manuscrits, entre autres, égyptiens à destination de sa propre collection, dont l'unique papyrus provenait ... de Lyon [cf. p. 156]. Autre grand érudit français, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) [fig. 102] profita de la présence en Égypte des pères franciscains Agathange et Cassien pour acquérir des manuscrits en langues orientales auprès des bibliothèques des monastères du wādî Natrûn (entre

Alexandrie et Le Caire): sa bibliothèque s'enrichit ainsi de manuscrits bibliques notamment en copte. Son intérêt pour la langue des anciens Égyptiens (qu'il transmet au jésuite Athanase Kircher) l'avait poussé à s'intéresser à des écrits plus anciens et il donna des instructions en ce sens: en 1632, il parvint à acquérir un livre « trouvé enfagotté avec une momie », qui « est du vrai Papyrus antique et est tout escript en figures ou caracteres hyeroglifiques » – probablement un *Livre des morts* (qu'il pourrait avoir donné ensuite à Kircher). Il fut plus malheureux deux ans plus tard alors que le navire qui lui rapportait en 1635 un manuscrit des *Épîtres de Paul* en arabe ainsi que « quelques feuilles volantes du vray papyrus escriptes en hieroglyphique » sombra ou fut victime de pirates. C'est surtout la perte de ces dernières qu'il regretta.

Ces exceptions mises à part, l'Europe savante s'intéresse donc avant tout aux manuscrits de l'Égypte arabe qui remplissaient les étagères des bibliothèques des monastères où ceux-ci étaient copiés et recopiés et qui étaient susceptibles, entre autres, de donner la clé du copte dont on commençait à subodorer qu'il était le dernier état de la langue de l'ancienne Égypte [cf. p. 78]. Les papyrus, dans leur majorité pré-médiévale, ne s'étaient pas conservés dans ces bibliothèques: tombés en lambeaux avec le temps, ils avaient été jetés, parfois après avoir été recopiés sur des supports jugés plus résistants comme le parchemin. Seules des fouilles étaient à même de mettre au jour tous ces accidentés de l'Histoire, avalés dans les entrailles des dépotoirs antiques. Mais il fallait pour cela avoir l'idée de les y rechercher.

Et surtout, l'Europe savante, quand elle n'est pas obnubilée par les seuls monuments et objets d'art, ne s'intéresse qu'aux livres. On n'approche les civilisations qui se sont succédé dans la vallée du Nil qu'à travers leur patrimoine littéraire, soit pour compléter les connaissances que l'on avait de la littérature gréco-latine et chrétienne, soit pour approfondir la grammaire des langues orientales. Les documents de la vie de tous les jours conservés par les papyrus ne sont jamais évoqués. Encore aurait-il fallu avoir conscience de l'existence de cette manne historique ! La découverte des papyrus d'Herculanum, exclusivement littéraires, ne pouvait que concourir à entretenir cette ignorance. C'est une trouvaille inopinée qui va y mettre fin.

1778: l'Égypte livre le premier papyrus documentaire

S'il y eut sans aucun doute des découvertes de papyrus plus anciennes, la première qui soit assez précisément documentée est celle advenue en 1778, nous raconte-t-on, à Giza, près du Caire. Des fellahs déterrèrent une caisse en bois contenant une cinquantaine de rouleaux de papyrus. Ils cherchèrent à les revendre auprès d'un commerçant italien, qui n'en acheta qu'un seul. Ne sachant que faire des autres, ils les auraient



FIG. 102. PORTRAIT DE NICOLAS-CLAUDE FABRI DE PEIRESC PAR CLAUDE MELLAN EN 1636

LOS ANGELES, J. PAUL GETTY MUSEUM
N° 2019.11

© GETTY'S OPEN CONTENT PROGRAM

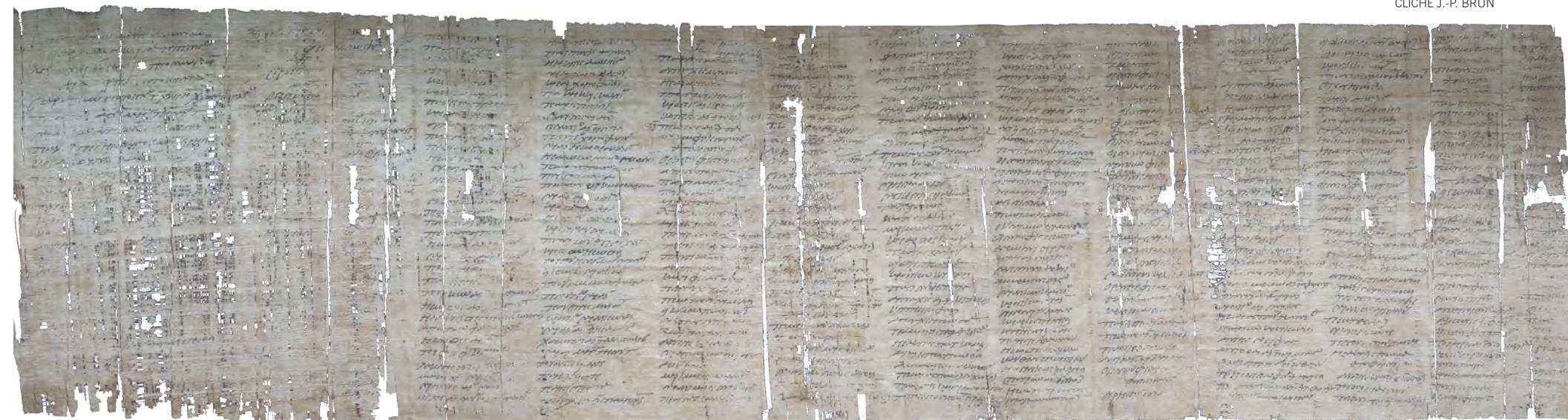
brûlés pour jouir de l'odeur aromatique qu'ils exhalaient. Cette anecdote montre en tout cas le peu d'intérêt que l'on portait alors aux papyrus : les Européens n'y sont pas encore sensibilisés ; les Égyptiens, par ricochet, ne les recherchent pas et, quand leurs pioches en déterrent par hasard, ils ne savent pas comment les écouler. Comme le raconte Volney dans son *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784, & 1785*, Paris 1787, « il n'y a pas trois ans qu'on déterra près de Damiette (au nord-est du Delta) plus de cent volumes écrits en langue inconnue ; ils furent incontinent brûlés sur la décision des Chaik du Kaire » (I, p. 256).

Le papyrus qui avait échappé au feu [fig. 103] fut offert au prélat Stefano Borgia (1731-1804). Fils d'une famille aristocratique de Velletri, Borgia avait suivi la voie ecclésiastique jusqu'au cardinalat (1789) tout en se consacrant à l'histoire et à l'étude de l'Antiquité. Il avait rassemblé dans sa ville natale une importante collection, notamment grâce aux contacts qu'en tant que secrétaire de la Congrégation pour la Propagation de la Foi, il développa avec les missionnaires envoyés au Levant. Entre autres antiquités, il possédait des manuscrits coptes, dont l'étude par le danois Jørgen Zoega constitua un des actes de naissance de la coptologie. C'est à un autre Danois, Niels Iversen Schow (1754-1830), que Borgia confia l'édition du papyrus en 1787 alors que celui-ci venait d'arriver à Rome [fig. 104]. Une fois déroulé en Italie, le rouleau, auquel on donna le nom de *Charta Borgia* en hommage à son propriétaire, s'était vite révélé être écrit en grec et avait besoin des lumières d'un excellent helléniste pour être déchiffré. Formé auprès du grand philologue Christian Gottlob Heyne, Schow était l'homme de la situation. Mais l'entreprise s'avéra plus redoutable qu'on pouvait l'imaginer.

FIG. 103. LA *CHARTA BORGIANA*

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU MINISTERO PER I BENI E LE ATTIVITÀ CULTURALI E PER IL TURISMO – MUSEO ARCHEOLOGICO NAZIONALE DI NAPOLI

CLICHÉ J.-P. BRUN



On n'avait jamais rien vu de tel : ce rouleau de treize colonnes exhibait une écriture d'une grande cursivité à l'opposé des écritures posées en lettres capitales des manuscrits littéraires auxquelles on était habitué. Quant au contenu, il ne pouvait être rapproché de rien de connu. Loin d'être de la littérature, il s'agissait d'un modeste document de 193 apr. J.-C. faisant la liste des habitants d'un village du Fayoum, Ptolemais Hormou, assujettis à la corvée d'entretien des digues et des canaux. Nous voici plongés dans le monde des paysans égyptiens (portant pour beaucoup des noms d'origine égyptienne qui ne pouvaient manquer de dépayser un philologue classique) et dans les arcanes de la fiscalité romaine encore obscure. Tout était nouveau pour Schow ; il lui fallait travailler sans filet.

Malgré ces difficultés à l'époque presque insurmontables, il produisit en un laps de temps record une édition commentée et illustrée qui, malgré ses déficiences bien naturelles, ne peut que forcer l'admiration [50]. C'est la première édition d'un papyrus grec d'Égypte ; c'est surtout la première édition d'un papyrus documentaire de provenance orientale – puisque les seuls autres documents connus étaient, on l'a vu, les papyrus de Ravenne, les chartes mérovingiennes et les bulles papales – donnant pour la première fois accès à la vie quotidienne des Anciens dans ses aspects les plus humbles – contrairement aux documents ravennates, mérovingiens ou pontificaux. Cette publication est considérée comme marquant la naissance de la papyrologie en tant que science des papyrus grecs et latins issus d'un contexte archéologique – contrairement à ceux transmis continûment par les chartriers ou les bibliothèques. Elle devance de quelques années le premier volume de papyrus d'Herculanum [49].

Les premières collections et publications systématiques de papyrus

La *Charta Borgiana* dévoila au monde savant l'existence d'un nouveau type de papyrus que le sol égyptien, du fait de conditions climatiques favorables, était à même de livrer en quantité. Elle n'eut cependant pas beaucoup de retentissement et déçut même par son contenu terre à terre. L'Expédition d'Égypte (1798-1801), qui suivit de peu cette révélation et soumit l'Égypte à une étude scientifique systématique, aurait pu marquer l'expansion des recherches papyrologiques. Ce ne fut pas directement le cas. Certes, elle fut à l'origine de l'entrée dans les collections françaises de quelques papyrus grecs rapportés par des savants et militaires qui avaient suivi Bonaparte en Égypte, mais c'est surtout en lançant l'égyptologie et en suscitant chez un large public un véritable enthousiasme pour l'Égypte ancienne qu'elle a indirectement contribué aux premières grandes découvertes papyrologiques du XIX^e siècle : les savants avaient besoin de plus de documents écrits pour asseoir leurs recherches et pour percer le secret des hiéroglyphes tandis que les grands musées européens étaient à la recherche d'antiquités égyptiennes à exposer pour satisfaire l'engouement du public. Cet appétit croissant pour les vestiges de l'Égypte ancienne provoqua le développement de fouilles intensives. Ce sont les consuls généraux des grandes nations européennes (Henry Salt pour l'Angleterre, Bernardino Drovetti pour la France, Giovanni Anastasi pour la Suède et la Norvège) qui les commanditèrent, se lançant dans de véritables chasses au trésor dont les résultats alimentèrent les collections européennes en train de se constituer.

C'est ainsi que, mêlés aux antiquités égyptiennes, les papyrus, écrits surtout en grec (langue administrative de l'Égypte postpharaonique), commencèrent à affluer en Europe, immédiatement soumis à la curiosité des érudits qui en donnèrent rapidement les premières éditions : l'Allemand August Boeckh édite en 1821 un papyrus de la collection Anastasi (le premier papyrus ptolémaïque); le Français Jean-Antoine Letronne [fig. 105] publie un papyrus de la collection Passalacqua en 1826 tandis qu'il travaille à l'édition des papyrus de la Bibliothèque impériale et du Louvre (qui ne seront publiés que bien après sa mort, en 1865); l'Italien Amedeo Peyron fait paraître en 1827 un premier volume de papyrus de Turin issus de la collection Drovetti, suivi d'un second l'année suivante; le Néerlandais Conrad Leemans édite en 1843 les papyrus de Leyde rachetés à Anastasi. La papyrologie était désormais en bonne voie, et les fouilles de plus en plus systématiques dirigées par les savants eux-mêmes (et non plus commanditées auprès des locaux comme à l'époque des consuls) permettront l'exhumation de centaines de milliers de papyrus. Combinés aux achats massifs de papyrus trouvés clandestinement, ceux-ci enrichiront les collections se spécialisant désormais en papyrus et donneront à la papyrologie le statut de science historique à part entière à côté de l'épigraphie.

Ces papyrus – qui ne cessent d'être découverts encore aujourd'hui dans des fouilles menées heureusement avec plus de soin que jadis – ont produit peu à peu une véritable révolution dans l'ordre des études historiques en mettant en lumière une Antiquité qui, loin de se résumer aux illustres figures marmoréennes de l'Histoire et à ses grands événements, est aussi pétrie de l'humanité des petits, de cette masse d'acteurs auxquels les auteurs antiques et une partie des inscriptions (auxquels se restreignaient les connaissances jusqu'au XVIII^e s.) ne donnaient guère la parole et qui reprennent vie grâce aux papyrus. On comprit un peu grâce à eux que la grande Histoire était faite aussi et surtout de la diversité de ces microhistoires.



Aufrère S.H., *La momie et la tempête: Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la «Curiosité Égyptienne» en Provence au début du XVII^e siècle*, Avignon 1990.

Fournet J.-L., *Ces lambeaux, gardiens de la mémoire des hommes*, Paris 2016.

Preisendanz K., *Papyrusfunde und Papyrusforschung*, Leipzig 1933.

Volkoff O.V., *À la recherche des manuscrits en Égypte* (Recherches d'Archéologie, de Philologie et d'Histoire 30), Le Caire 1970.

Pour la *Charta Borgiana*, cf. 50 (bibliographie).

FIG. 104. NIELS
IVERSEN SCHOW
PORTRAITURÉ PAR
C.A. LORENTZEN EN
1815
FREDERIKSBORG
NATIONALHISTORISKE
MUSEUM



FIG. 105. JEAN-
ANTOINE LETRONNE
(1787-1848)
GRAVURE TIRÉE
DE LETRONNE,
MÉLANGES
D'ÉRUDITION
ET DE CRITIQUE
HISTORIQUE, PARIS,
E. DUCROCQ (1860)

